

Je ne garde que peu de souvenirs de mon plus jeune âge, mais en fermant les yeux, je me rappelle clairement la joie sur le visage de Margery quand on me posa sur ses genoux pour la première fois ; je n'étais alors qu'un chaton tigré couvert de duvet.

— Mais qui voilà ? fit-elle d'une voix douce, alors que je levais vers elles des yeux ouverts depuis peu.

L'amie de Margery répondit :

— C'est Molly. Elle n'a que huit semaines. Sa mère était un chat errant. Molly est la dernière de sa portée à n'avoir pas encore trouvé un foyer.

Assise sur les genoux de Margery, je la regardai. Elle avait des rides profondes autour des yeux, et ses yeux respiraient la bonté. Ses cheveux gris, coupés courts et soigneusement coiffés en vagues, encadraient un visage à la peau douce et veloutée. Mais ce me marqua le plus chez Margery, ce fut son sourire ; il me donna le sentiment que j'étais la chose la plus importante de son monde à elle, ou comme elle l'aurait dit elle-même, « ce qu'on a inventé de mieux depuis le fil à couper le beurre ».

— J'ai pensé qu'un peu de compagnie te ferait du bien, poursuivit l'amie. Je sais que tu te sens seule depuis que Malcolm n'est plus là. L'affection d'une chatte est peut-être ce qu'il te faut.

— Eh bien, Molly est vraiment... très mignonne, répondit Margery qui ne masquait pas son plaisir.

L'affaire était entendue : Margery serait ma nouvelle maîtresse. Elle me chatouilla sous le menton et je me mis à ronronner, d'abord de manière hésitante, puis, à mesure que je me détendais, mon ronron se transforma en un grondement régulier et sonore. Margery s'étonna en riant qu'une « petite chose » comme moi soit capable de produire autant de bruit.

Alors que les mois passaient, je grandis pour devenir une jeune chatte, et un partenariat confortable s'établit entre Margery et moi, basé sur une adoration mutuelle. Elle aimait avoir quelqu'un à qui parler et de qui s'occuper. De mon côté, je me délectais d'être l'objet de son affectueuse attention. J'étais à un âge où j'étais très active et je n'avais pas encore achevé ma croissance. J'étais donc constamment affamée et Margery semblait se réjouir de mon insatiable appétit.

Non contente de m'acheter la meilleure nourriture pour chat disponible, elle gardait toujours une portion de ses propres repas pour moi : poulet, côtelettes d'agneau, un beau morceau de saumon – quoi que cuisine Margery, une part qui m'était réservée trouvait le chemin d'une assiette sur le plan de travail.

La maison de Margery devint rapidement mon domaine : je pouvais faire la sieste où bon me semblait. Avec une vie aussi confortable à l'intérieur, je ne

ressentis jamais particulièrement le besoin d'explorer le monde extérieur. Depuis la fenêtre de la chambre de Margery, je voyais les toits des maisons et la campagne vallonnée avec ses champs. Il m'arriva de m'aventurer hors de notre impasse, mais pour être honnête, le village où nous vivions n'avait guère de quoi m'attirer : quelques magasins, une église et deux pubs. Je savais que les autres chats du coin aimaient chasser dans le cimetière, mais j'étais trop bien nourrie à la maison pour pratiquer souvent mes talents dans ce domaine.

Vous pensez probablement que j'avais de la chance, et je suis bien obligée de le reconnaître : la vie avec Margery offrait tout ce qu'une chatte pouvait espérer, et je profitais de chaque instant. Malheureusement, cela ne dura pas.

— Voilà pour toi, Molly, me chuchota-t-elle un jour – je devais avoir un an.

Elle se pencha, s'appuyant d'une main au plan de travail de la cuisine, et posa avec précaution ma gamelle sur le sol en linoléum. Je me mis à ronronner de plaisir par anticipation. Affamée, j'avais attendu patiemment, pendant que Margery s'acquittait lentement des tâches domestiques qui précédaient toujours mon repas.

D'un bond, je sautai depuis la table de la cuisine, mais un rapide coup d'œil à ma gamelle me confirma mes pires craintes. J'en flairai le contenu avec méfiance, espérant que la bouillie de couleur beige dissimulerait peut-être quelque chose qu'un félin puisse trouver à son goût, mais je dus bien vite déchanter.

— C'est de la purée de pommes de terre, Molly – tu

adores ça, dit Margery d'un ton encourageant, ayant remarqué ma répugnance.

Soupçonnant que ce repas serait le seul qu'on m'offrirait, je léchai à contrecœur le contenu de ma gamelle. Puis, avec une certaine appréhension, j'en pris une toute petite bouchée. Le goût était fade, la consistance grumeleuse. Au moment d'avaler, je sentis quelque chose de solide se coincer dans ma gorge. Tout mon corps se contracta alors que, secouée par un haut-le-cœur, je recrachais la bouchée incriminée sur le linoléum. Je l'examinai attentivement. C'était un morceau de pomme de terre, tout gris et immangeable. Je compris que pour satisfaire mon appétit, j'allais devoir chasser – ce ne serait pas la première fois ces dernières semaines.

Tâchant d'ignorer les tiraillements de mon estomac, je levai les yeux vers Margery qui s'activait devant l'évier. Quelque chose dans sa façon de marmonner m'inquiétait. Ses habitudes domestiques m'étaient devenues familières (aussi loin que je m'en souvenais, elle avait accompli les mêmes tâches quotidiennes), mais je la sentais incertaine et anxieuse. Elle lava soigneusement une casserole, prenant le temps de l'essuyer avec un torchon. Après, elle resta immobile, la casserole serrée contre sa poitrine, regardant nerveusement autour d'elle. Elle ouvrit le frigo et la posa à l'intérieur, puis elle fit « tss-tss » pour exprimer sa désapprobation et la sortit à nouveau. Ensuite, elle se mit à explorer les différents placards, frustrée de les trouver remplis de verres ou de vaisselle en porcelaine. Je savais qu'elle ne se comportait pas normalement ; ou du moins, n'avait-elle jamais été ainsi dans le passé. Mais impossible

d'ignorer que ce type d'incidents se produisait de plus en plus fréquemment.

Délaissant ma gamelle de purée peu appétissante, je traversai la cuisine pour m'arrêter devant le seul placard qu'elle n'avait pas encore ouvert. Dressant fièrement la queue, je miaulai fort.

Margery était distraite; je dus à nouveau donner de la voix pour attirer son attention.

— Qu'est-ce qu'il y a, Molly? demanda-t-elle, d'un ton légèrement agacé.

Je me frottai la tête à profusion contre le placard, l'adjurant intérieurement de comprendre mon geste.

Margery marqua une pause et me regarda d'un air absent pendant un moment, avant de se pencher pour tirer sur la porte.

— Oh, Molly, ce que tu es futée! s'exclama-t-elle en voyant les casseroles impeccablement empilées à l'intérieur.

Elle rangea la sienne à sa place, puis me frotta derrière les oreilles; je ronronnai, touchée par sa gratitude, mais au fond de moi, je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine inquiétude.

Margery et moi avons connu des épisodes similaires en d'innombrables occasions ces derniers mois. J'avais pris l'habitude d'observer ses faits et gestes, à l'affût de tout ce qui sortait de l'ordinaire, comme lorsqu'elle rangeait ses lunettes dans le frigo ou ses clés dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains. Autant d'incidents qui la perturbaient. Heureusement, j'étais là pour l'aider à revenir sur ses pas et lui signaler en miaulant l'endroit où je l'avais vu mettre l'objet disparu. D'abord,

je crus à un jeu entre nous, et je me félicitai de mes facultés d'observation et de mon excellente mémoire. Mais avec le temps, je notai que Margery ne s'amusait pas autant que moi. En fait, elle était souvent confuse et agitée, se houspillant pour sa stupidité.

Vu de l'extérieur, rien ne semblait avoir changé dans notre vie : Margery suivait toujours son petit train-train, faisant le ménage et s'occupant du rangement dans la maison, tandis que je somnolais sur le canapé. Je faisais aussi de mon mieux pour l'aider dans ses mots croisés, m'asseyant sur le journal et donnant des coups de patte dans son stylo, alors qu'elle remplissait les cases vides. Mais elle souriait de moins en moins, et parfois, je la surprénais en train de pleurer dans son fauteuil, regardant fixement par la fenêtre. Je m'efforçais de la reconforter, me frottant contre sa joue et ronronnant fort, mais je sentais que quelque chose n'allait pas et qu'il n'était pas en mon pouvoir d'arranger les choses.

Peu fréquents au début, les trous de mémoire, la confusion et l'anxiété à cause d'un carnet de chèques égaré ou de clés mal rangées se firent plus courants, jusqu'à devenir la norme. Même avec mes facultés d'observation pour la guider, Margery semblait perdre le contrôle de sa vie au quotidien. De *notre* vie.

Ce jour-là, après avoir mis la casserole propre au bon endroit, elle alla regarder la télévision au salon. J'envisageai de me pelotonner contre elle pour passer un moment de silence complice, mais j'avais faim et je savais d'expérience que je ne pouvais pas compter sur Margery pour me nourrir à nouveau ce soir. Je reniflai rapidement la purée froide en train de se figer dans

la gamelle, avant de m'éclipser par la chatière, afin de trouver quelque rongeur pour améliorer mon ordinaire.

Quand je rentraï plus tard, Margery était allée se coucher. Je fis mon habituelle patrouille nocturne, m'assurant que toutes les fenêtres et la porte d'entrée étaient bien fermées, et que Margery n'avait pas laissé le four allumé. Convaincue que la maison était sûre et à l'abri des effractions, je me roulai en boule sur le canapé pour dormir.

Le lendemain matin, je faisais ma toilette sur le rebord de la fenêtre du salon, écoutant Margery se déplacer lentement dans sa chambre, s'habiller et se brosser les cheveux. J'espérais que ce serait une bonne journée pour elle et moi, qu'elle n'aurait pas envie de pleurer, et qu'elle se rappellerait mon petit déjeuner. Entendant des pas hésitants dans l'escalier, je descendis d'un bond du rebord de la fenêtre.

L'observant attentivement afin de m'assurer qu'elle négocierait sans encombre le tournant au bas des marches, je sortis du salon en trotinant, ma queue dressée pour l'accueillir. Je lui miaulai un « bonjour » et me frottai contre ses chevilles.

— Oh ! s'exclama-t-elle.

Je répondis en ronronnant.

— Et qui es-tu ? demanda-t-elle.

Levant la tête vers Margery, je lus cette confusion devenue familière dans ses yeux, sous son front ridé.

Je miaulai. « Je suis Molly », aurais-je voulu lui dire.
« Ton chat ! »

Elle me regarda d'un air interrogatif. Je l'adjurai intérieurement de me reconnaître, de dire mon nom

et de m'assurer en riant qu'elle n'oublierait plus jamais qui j'étais.

— Tu viens du bout de la rue, ma minette? Tu dois rentrer chez toi ou ta maîtresse va s'inquiéter.

Elle passa devant moi, se dirigea vers l'entrée et prit les clés qui – je l'avais vérifié moi-même encore la veille – se trouvaient à leur place sur l'étagère. Elle ouvrit soigneusement la porte, ayant quelques difficultés avec la chaîne, puis elle me sourit, espérant visiblement une certaine gratitude de ma part, maintenant que j'étais enfin libre. Je restai sur le tapis du vestibule, remuant la queue.

— Allez, ouste. Je suppose que ton petit déjeuner t'attend.

Mes yeux se mirent à picoter. Lorsque Margery était désorientée, cela me laissait souvent perplexe, et sa détresse dans les moments où elle semblait avoir conscience de ce qui lui arrivait me brisait le cœur. Mais je n'avais jamais rien ressenti de tel. C'était différent. La souffrance de ne pas être reconnue, de regarder ma maîtresse dans les yeux et d'y lire non de l'amour, mais de la confusion. J'avais l'impression d'être un étranger dans ma propre maison.

Ne voulant pas que Margery voie mon chagrin, je baissai la tête, me faufilai à côté d'elle et sortis.

Margery continua à avoir ses bons et ses mauvais jours, mais les mauvais étaient bien plus nombreux que les bons. J'appris à ne pas éprouver trop de peine quand elle ne se rappelait pas mon nom, ou semblait oublier mon existence jusqu'à ce que je miaule de faim ou de désespoir. D'une certaine manière, j'avais l'impression que Margery disparaissait, s'évanouissait peu à peu dans un tunnel à l'intérieur de son esprit. Physiquement aussi, elle paraissait plus menue, plus fragile. Anxieuse, j'avais des fourmillements dans mon pelage quand le soir je la regardais monter l'escalier en tremblant.

Le fils de Margery s'était mis à venir la voir plus souvent. C'était un petit homme maigre et nerveux perpétuellement impatient, comme s'il était toujours attendu ailleurs. J'avais du mal à éprouver de la sympathie pour lui. Je n'arrivais jamais à prendre sa juste mesure. Margery avait beau se réjouir de ses visites, je sentais que l'air pressé de son fils ne faisait qu'aggraver son agitation. J'aurais voulu qu'il puisse se détendre et passer un bon moment avec sa mère. Je tentai de l'en-

courager à rester en lui sautant sur les genoux, mais il se contenta de me déloger avec agacement. Je me réfugiais alors dans une autre partie de la pièce, essayant de lui communiquer ma désapprobation à distance.

— Alors, maman, comment ça va ? Tu prends bien soin de toi, j'espère ?

— Oh, oui, oui, je vais très bien, merci, David. Et comment...

Margery était morte de honte : elle ne parvenait pas à se rappeler le prénom de sa belle-fille.

— Pat va bien, merci. Les enfants aussi – enfin, je crois. Je ne les vois pas beaucoup ces temps-ci, pour être honnête.

Margery était déconcertée, tentant désespérément de se représenter « les enfants » – ses petits-enfants. Mais David ne sembla pas s'en rendre compte et continua à parler de sa famille ou de son travail, comme si Margery était au fait du moindre détail de sa vie. Elle se contenta de sourire poliment et s'efforça de suivre ce qu'il disait.

Quand venait le moment des adieux, elle était toujours bouleversée de voir partir David, et je savais qu'elle ne retiendrait ses larmes que jusqu'à ce que la porte se soit refermée sur lui. Margery ne trouvait pas les mots pour exprimer ce qu'elle ressentait, même avec moi, mais je faisais de mon mieux pour la reconforter par ma simple présence. En général, me caresser finissait par la calmer.

Un après-midi de fin d'été, après une exubérante séance de chasse aux papillons dans le jardin, je me glissai à l'intérieur de la maison et montai à l'étage

où je trouvai David dans la chambre d'amis, entouré de cartons. Incapable de contenir ma curiosité innée (sans compter l'amour des félins pour les cartons), je décidai de sauter directement au cœur de l'opération et d'enquêter. David avait la tête à l'intérieur d'un grand carton ouvert, je me retrouvai donc nez à nez avec lui, au milieu d'un tas de vieux papiers poussiéreux. Manifestement, ma présence le surprit : il jura d'une voix forte, me saisit immédiatement et me laissa tomber sur le sol. Pas découragée pour autant, je m'amusai à jouer les exploratrices de l'autre côté de la pièce pendant une heure, tout en surveillant David du coin de l'œil.

Au bout d'un moment, je m'installai confortablement à l'intérieur d'un carton, profitant des rayons du soleil qui le réchauffaient à travers la fenêtre. David semblait m'avoir oubliée.

— Pour l'amour du ciel, maman, pourquoi tu as gardé tout ça ? marmonna-t-il.

Je l'entendais jeter sans ménagement des masses de papiers dans un sac poubelle. À un moment, son portable sonna et il jura tout bas, avant de sortir le téléphone de sa poche arrière.

— Salut, Pat, je ne sais plus où donner de la tête. Tu n'imagines pas les cochonneries qu'elle a pu amasser en quatre-vingts ans – et je n'en suis qu'à la première pièce.

Il se leva et ferma la porte de la chambre d'amis, clairement pour empêcher Margery d'entendre la suite de la conversation. Je regardai et écoutai en silence depuis mon poste d'observation à l'intérieur du carton.

— Non, je ne lui en ai pas encore parlé. Je sais, *je sais*. (Il semblait contrarié à présent.) Je dois attendre le bon moment, sinon elle va craquer. Mais je commence déjà par faire le ménage. Je lui en parlerai — oui, j'ai compris, *bientôt*. Mais tu sais comment elle est, elle et son « indépendance ».

Cachée dans mon carton, je sentis l'inquiétude m'envahir. J'ignorais ce que David n'avait pas encore dit à Margery, mais il m'apparaissait clairement qu'elle en serait bouleversée. Je restai tranquille, espérant qu'il en dirait davantage pour m'éclairer, mais il s'impatienta et finit par mettre un terme à sa communication avec Pat.

— Écoute, lui dit-il sèchement, j'ai à faire. On en discutera plus tard.

Au cours des semaines suivantes, David continua à passer à la maison de manière régulière. Il entraît et saluait Margery depuis le vestibule :

— Bonjour, maman, c'est David. Je suis venu pour t'aider à ranger.

En fait de « rangement », j'assistai au saccage de notre foyer, une pièce après l'autre. Sans relâche, il remplit le coffre de sa voiture avec des rideaux, des sacs de vêtements et des tas de papier, affirmant à Margery pour la rassurer qu'il la débarrassait de choses inutiles, bonnes à jeter.

Apparemment trop effrayée pour protester, Margery prit l'habitude de se réfugier dans une autre pièce plutôt que d'assister à ce pillage en règle. À l'occasion, je surprénais une lueur mélancolique dans son regard, alors qu'elle examinait un tas d'affaires destinées à une friperie caritative.

Pour ma part, j'étais furieuse. Comment osait-il venir chez nous et décider de manière totalement arbitraire ce que Margery – sans parler de *moi* – avait le droit de garder ou pas ? À de multiples reprises, je constatai qu'un de mes objets préférés – telle couverture de pique-nique mitée ou tel tabouret en toile de jute – était parti à la décharge sans que je le sache.

Même l'odeur de la maison avait changé. Le parfum de lavande qui avait toujours imprégné les vêtements de Margery et les meubles était dorénavant couvert par des relents chimiques de cire et de détergent. C'était tellement envahissant que j'en avais les larmes aux yeux et la gorge douloureuse.

Pendant cette période, je passai mes journées à patrouiller dans la maison, tentant de reconquérir mon territoire en frottant mes glandes anales sur autant de surfaces que possible. Mais c'était une tâche insurmontable, face à David qui ne relâchait pas ses efforts pour emballer, mettre en carton et nettoyer. Quand Margery n'était pas dans les parages, il ne cherchait pas à dissimuler son antipathie à mon égard, me chassant hors de la maison à la première occasion. En revanche, je remarquai qu'en présence de Margery, il continuait à prétendre qu'il me trouvait attachante.

Dans mon esprit, il ne faisait aucun doute que tout ce remue-ménage contribuait à aggraver la confusion de Margery. Je la voyais se détériorer sous mes yeux. Elle ne mangeait presque plus, avait cessé de cuisiner depuis des semaines, quand elle n'avait plus été capable de retenir toutes les étapes du processus. Elle ne tenait plus en place – un peu comme un chat sur ses gardes,

craignant une attaque – et n’arrêtait pas d’aller se poster à la fenêtre donnant sur la rue, comme si elle attendait quelqu’un ou quelque chose.

Je fis ce qui était en mon pouvoir pour la calmer, mais à mesure que sa détresse grandissait, je ne pus m’empêcher d’avoir un mauvais pressentiment. Je ne savais toujours pas ce que mijotait David, mais au fond de moi, j’étais persuadée que notre vie allait bientôt changer. Tout ce que je pouvais faire, c’était rester près de Margery et essayer de la consoler, tout en profitant du réconfort que m’offrait le contact familial de sa main sur mon poil et l’odeur de sa peau.

Un après-midi, j’entrai au salon et trouvai Margery en larmes, David assis à côté d’elle sur le canapé, son bras placé de façon maladroite autour de son épaule.

— Allons, maman, c’est mieux comme ça, lui disait-il d’une voix implorante. C’est devenu trop dangereux pour toi de rester ici toute seule, avec cet escalier. Et tu as été distraite ces derniers temps, tu le sais.

Elle ne répondit pas, mais pleura en silence dans son mouchoir en coton.

— La Résidence des Ormes est un très bel endroit. Ils prendront bien soin de toi, te prépareront tes repas, feront ta lessive... Allez, tu sais que c’est pour ton bien.

Et il la serra maladroitement dans ses bras.

Je sortis à pas feutrés du salon. La tête me tournait et j’avais besoin de prendre l’air. Je poussai la chatière et allai m’asseoir dans l’allée. Une fois installée, je commençai à faire ma toilette, une activité aussi utile

pour mettre de l'ordre dans mes pensées que pour soigner mon apparence.

Au moins, maintenant j'étais fixée, et je comprenais enfin la raison de tout ce remue-ménage. Margery devait quitter sa maison pour aller habiter un endroit appelé Résidence des Ormes. Marquant un temps d'arrêt au milieu de ma toilette, je levai la tête et vis pour la première fois un panneau en bois « À vendre » accroché au portail au bout de l'allée. Mon sang se figea.

J'avais de la peine pour Margery, sachant combien notre jolie maison lui manquerait, mais j'avais aussi peur pour moi. Quand elle irait s'installer aux Ormes, que deviendrais-je ?

Je me glissai à nouveau l'intérieur par la chatière et m'arrêtai devant la porte du salon. Margery pleurait doucement, tandis que David tentait de l'amadouer de sa voix monocorde. J'ignorais ce que le sort me réservait, mais je savais ce qui me remonterait le moral.

Je m'avançai discrètement vers l'escalier où David avait soigneusement rangé ses chaussures à côté de la dernière marche. Après un rapide coup d'œil derrière mon épaule, je m'accroupis au-dessus des chaussures de David et pissai dedans. Et bien que je sois plutôt maniaque en matière d'hygiène personnelle, cela me fit un bien fou.

Un matin, peu après l'incident des chaussures, je méditais tranquillement à mon poste d'observation près de la fenêtre du salon. Dehors, l'automne était dans l'air. Sous un ciel plombé, les feuilles tombaient sur les pelouses des maisons.

En temps normal, il n'y avait que peu de circulation dans notre impasse ; je ne manquai donc pas de remarquer le gros camion qui approchait. « Les Spécialistes du Déménagement », disait le logo sur le côté. Mes moustaches vibrèrent au grondement du moteur. Arrivé à la hauteur de la maison de Margery, il entama une marche arrière dans l'allée. Trois hommes sautèrent de la cabine pour aller ouvrir le hayon et baisser la plateforme de chargement.

Je n'avais jamais vu de camion de déménagement, mais je compris qu'une longue période d'incertitude touchait à sa fin. Je me retournai pour regarder autour de moi. Le canapé où j'avais passé la nuit avait été repoussé contre le mur du salon, dépouillé de ses coussins, de sa couverture en tissu écossais et de ses protège-accoudoirs en dentelles. Le buffet, le fauteuil et

tous les autres objets volumineux avaient été regroupés au milieu de la pièce. Des caisses en bois avaient envahi tout l'espace disponible.

J'entendis le bruit familier de Margery dans sa chambre à l'étage. Je l'imaginai peigner ses cheveux avec soin, jusqu'à ce que les vagues soient bien en place, puis se poudrer le nez, avant de se vaporiser un peu d'eau de lavande derrière les oreilles. En dépit des difficultés qu'elle rencontrait au quotidien pour se rappeler certaines choses, sa routine de beauté matinale semblait avoir survécu, intacte. Bien que cela me fît de la peine de penser que ce serait peut-être la dernière fois qu'elle le ferait dans sa propre maison, j'en tirai également un certain réconfort : il subsistait tout de même quelque chose de notre vie ensemble – tout n'avait pas été perdu.

Bientôt, j'entendis la voix de David dehors, puis le bruit de sa clé dans la serrure. Il aboyait des ordres aux déménageurs, et semblait encore plus impatient et stressé qu'à l'accoutumée. Immédiatement, l'humeur contemplative qui régnait dans le salon vola en éclats, tandis que les hommes entraînaient brusquement et se mettaient à sortir les plus gros meubles pour les charger dans le camion.

Je restai d'abord à mon poste sur le rebord de la fenêtre. Je me sentais une responsabilité envers Margery de surveiller les opérations afin de m'assurer que ses affaires seraient traitées avec le soin qu'elles méritaient. Mais en voyant disparaître certains de mes objets préférés au fond du camion, j'eus soudain une boule dans la gorge, et bientôt, ce spectacle me devint insupportable. Je fis le gros dos, avant de m'étirer de toute ma

longueur sur le rebord de la fenêtre. Puis je sautai sur le sol et traversai le salon, tâchant d'éviter les grosses chaussures des déménageurs autour de moi.

J'envisageai de sortir afin d'échapper au démontage de ma vie qui se déroulait à l'intérieur de la maison, mais il s'était mis à pleuvoir, et d'une certaine façon, en abandonnant Margery seule face à cette épreuve, j'aurais eu le sentiment de ne pas lui être fidèle.

Dans le couloir, je passai à côté de ma cage de transport dont la présence ne laissait rien présager de bon, puis je montai à l'étage où je trouvai Margery assise sur son lit. Elle portait sa veste en laine bleue, avec une fleur au crochet sur le revers. Je savais qu'elle réservait cette tenue pour les « grandes occasions » ; elle lui allait très bien. Mais quand je m'approchai à pas feutrés, je vis les larmes qui tombaient en silence sur ses genoux. Elle ne fit rien pour les arrêter, se contentant de regarder fixement par la fenêtre.

Je miaulai à son attention, d'un ton qui se voulait enjoué. Elle parut d'abord surprise, puis elle baissa les yeux vers moi et sourit.

— Oh, te voilà. Bonjour, toi.

Je n'étais pas sûre qu'elle se souvienne de mon nom, mais à ce moment-là, le fait qu'elle me reconnut me suffisait. D'un bond, je sautai sur le lit et me blottis à côté d'elle. Machi-nalement, sa main vint me caresser, me chatouiller derrière les oreilles et sous le menton de la façon que j'aimais tant. Je gratifiai Margery de mon ronronnement le plus puissant, tentant de couvrir les voix des déménageurs et le bruit de la plate-forme du camion qui montait et descendait sans interruption.

Nous restâmes sur le lit pendant ce qui parut une éternité, tandis que, dans la maison, résonnaient les pas lourds des hommes, régulièrement réprimandés par David. Une partie de moi aurait voulu ne plus bouger, jamais, mais en même temps, j'attendais avec impatience que le couperet tombe enfin et qu'on abrège notre supplice à toutes les deux. Je ne saurai jamais si Margery se doutait que ce serait notre dernier câlin, mais pour ma part, j'en avais la certitude. Elle continua à me caresser, et moi à ronronner; peut-être que nous tentions toutes les deux de nous persuader que tout allait s'arranger.

— Maman, où es-tu ?

La voix acerbe de David nous fit sursauter. Il poussa brutalement la porte de la chambre et je sentis les poils de mon dos se hérissier. En nous voyant sa mère et moi, il marqua un temps d'arrêt, avant de faire le tour du lit vers nous.

— Viens, maman, c'est l'heure de partir, dit-il.

Il prenait sur lui pour contenir son impatience, mais je n'étais pas dupe de son manque de sincérité. J'étais toujours blottie à côté de Margery quand, instinctivement, je me mis à émettre un feulement venu du fond de ma gorge, alors qu'il approchait.

Margery le regarda d'un air absent. Se rappelait-elle qui il était et la raison de sa présence? L'espace d'un instant, je l'enviai. Aurais-je moins souffert, si je n'avais pas compris que j'étais en train de perdre ma maison? Peut-être que cela aurait été préférable à la peine que j'éprouvais.

— Oui, oui, bien sûr, chuchota Margery, cherchant autour d'elle son sac à main et son foulard.

Elle se leva lentement, et David la prit par le coude, un geste de sollicitude que démentait son désir manifeste de la voir se dépêcher.

Je continuai à feuler, une expression involontaire de ma méfiance.

— Ça suffit, le chat, dit David, me chassant du matelas nu, alors qu'il guidait Margery vers le palier.

Furieuse, je l'écoutai aider Margery dans l'escalier avant de la faire sortir de la maison. Quelques minutes plus tard, les portières de la voiture claquèrent et David démarra. Les déménageurs s'affairèrent autour de moi, pressés de démonter le lit dans la chambre.

— Et le chat, qu'est-ce qu'on en fait ? s'enquit l'un d'eux.

— Rien. David repassera dans la soirée, il a dit, répondit son collègue.

Parfois, je m'interroge sur ce qu'aurait été ma vie si j'avais pris mon destin en pattes et décidé de m'échapper par la chatière avant que David revienne. Honnêtement, je suis incapable de vous expliquer pourquoi je ne l'ai pas fait. Pourquoi je suis retournée dans la chambre de Margery, me coller contre le radiateur froid et attendre ce que me réservait le destin. Peut-être qu'une partie de moi espérait toujours qu'on m'emmènerait habiter avec Margery dans sa nouvelle maison. Ou, pour être tout à fait sincère, j'étais peut-être simplement trop effrayée pour me lancer dans le vaste monde et me débrouiller toute seule. J'avais vécu dans des conditions privilégiées. Regardons les choses